



LES PETITES CHOSES DE GRUNEWALD
LEYLA DAKHLI

Leyla Dakhli est née à Tunis, a travaillé en Syrie et au Liban, a étudié en France, et vécu dans plusieurs endroits, dont Berlin, Marseille et Paris. Elle est historienne et ses travaux portent sur l'histoire sociale du long 20^e siècle dans les pays de langue arabe de l'est et du sud de la Méditerranée. Chercheuse au Centre national de la recherche scientifique, elle est l'auteur de plusieurs ouvrages d'histoire sociale sur la région. Après avoir travaillé sur l'histoire des intellectuel-le-s en Syrie et au Liban de 1908 à 1940, elle a mené une série de travaux sur les mobilisations féminines et féministes. Elle s'est ensuite penchée sur la place des cultures de l'écrit dans la Jérusalem des années 1890–1920, puis sur l'histoire des langues et du multilinguisme dans les mondes arabes contemporains. Elle a enfin coordonné, dans le cadre d'un projet financé par l'ERC, des travaux sur les révoltes sociales postcoloniales dans la région et travaille sur l'histoire, la place et le sens de la dignité dans ces mouvements. – Adresse : Centre d'histoire sociale des mondes contemporains, 5 cours des Humanités, 93300 Aubervilliers, France. E-mail : ines-leila.dakhli@cnr.fr.

Jamais je n'aurais pensé passer une année à Grunewald, ou même dans un IEA, avant qu'une collègue ne lance cette idée dans une conversation où je me demandais comment trouver la concentration nécessaire pour enfin écrire la monographie qui rendrait compte des dernières années de recherche collective, agitée et enthousiaste que je venais de mener avec l'ERC DREAM. Imaginer un espace de concentration quand on aime plus que tout l'échange intellectuel collectif, que l'on ne conçoit pas ce travail sans implication, et qu'on est dans le même temps mère de trois (grands) enfants relève d'une forme d'idéal presque inaccessible. Imaginer vivre à Grunewald était aussi quelque chose que j'avais un peu de

mal à me représenter. Pour moi, ce lieu était une villégiature, un lieu de promenade et de baignade, un espace fait de villas un peu mystérieuses, de lieux de mémoire sombres et isolés, un endroit un peu trop européen ou allemand pour moi, pas assez cosmopolite ou urbain. J'ai pourtant fait le dossier, pensant que ce serait une expérience certainement apaisante, le moyen, sinon d'écrire un livre, au moins de faire le point sur mes recherches. C'était à l'automne 2022.

Deux ans plus tard au mois d'août, j'ai posé quelques valises dans un appartement le long d'un lac artificiel, et fait connaissance avec une famille de canards et de cygnes, ainsi qu'avec des personnes qui venaient de loin, apprenaient un peu d'allemand ou rafraichissaient leurs connaissances, rôdaient les trajets vers les écoles de leurs enfants, prenaient leurs marques.

Ce que j'ai trouvé au Wiko n'était en réalité rien de ce que je m'étais imaginé, ni sur Grunewald, ni sur l'IEA. D'abord, bien sûr, le Wiko apporte à ce morceau de ville bourgeoise ouest-allemande un air de cosmopolitisme qu'il a perdu depuis bien longtemps. On y parle bien des langues, certaines que je pouvais comprendre, d'autres qui chantaient joliment à mes oreilles. On y parle aussi de nombreuses langues scientifiques, des disciplines diverses, mais aussi des cultures et des références, on y échange ces monuments de nos mémoires intellectuelles, on y échange nos connaissances, nos admirations.

Après deux semaines d'adaptation sous la forme de cours d'allemand où j'ai rencontré quelques-unes des personnes qui allaient devenir des camarades et amis tout au long de l'année ainsi que la douce et sensible Eva, je me suis installée dans mon bureau, toute au plaisir d'un luxe de calme, de lectures facilitées par les services de la bibliothèque. Je me suis saisie de cet espace pour replonger dans ma recherche sur l'histoire de la dignité. Lire et relire, reprendre des notes, prendre le temps de réfléchir. Se plonger dans les aspérités de ce que l'on croyait évident... tout cela a fait que, finalement, c'était bien pour écrire un livre que je me trouvais là, et j'ai tout naturellement commencé à écrire.

Les colloquia venaient ajouter de nouvelles questions, des envies de comprendre et de lire, des points de passage que je n'avais jamais aperçus. Les conversations informelles poursuivaient ces méditations. Quelques ateliers prolongeaient encore autrement ces occasions d'échange : une lecture commentée en commun, des ateliers sur les questions posées par l'écriture, une série sur les questions posées par le conflit en Ukraine, des discussions sur la situation en Palestine.

L'impression que j'avais, tout au contraire de ce que j'avais cru, c'est que Grunewald ne nous mettait pas dans une bulle isolée mais nous connectait au monde, de manière

profonde, grâce à la profondeur des analyses et des perceptions de nos *co-fellows*. J'étais toute à mon plaisir d'apprendre, et à celui de profiter de la solitude et du calme de mon bureau pour avancer et réfléchir. Surtout, je prenais un plaisir tout particulier à m'éloigner de mes obsessions. Aujourd'hui je comprends que le Wiko m'a permis de renouer avec l'éclectisme délicieux des années d'études, ce moment où je n'étais pas encore devenue une « spécialiste de ma spécialité ». Mais ici, les domaines auxquels j'ai été initiée étaient encore bien plus vastes. Des horizons entiers se sont ouverts quand j'ai écouté Misato Mochizuki raconter et expliquer sa musique ou Yolanda Ohene parler d'imagerie médicale, Michael Smith d'abeilles, Sara Magalhães d'acariens... cette étrangeté me ramenait sans cesse à notre commune humanité et notre commune curiosité, celle d'une assemblée de chercheur-e-s et de questionneur-e-s en tout genre.

C'est dans ces multiples distances, celle du lieu, des disciplines, des langues, des conversations que j'ai trouvé un espace propice pour avancer dans mon travail, et aussi pour faire la place à des amitiés nouvelles, ce que je n'avais certainement pas imaginé. Le contexte de ce séjour, pris dans la violence de la guerre génocidaire menée en Palestine avec la complicité de nombreux gouvernements occidentaux, de l'agression russe en Ukraine, de l'élection et de la politique brutale de Trump aux États-Unis, a vite favorisé des conversations plus profondes et essentielles entre nous. Le silence n'aurait pas été possible. Il a fallu très vite créer des ponts, écouter et dire. Pour ma part, je n'ai pas beaucoup parlé. J'ai surtout écouté. Mais je voyais les échos des fracas du monde dans la situation politique qui se tendait en Tunisie jusqu'à m'en barrer bientôt l'accès, et dans la joie du renversement du régime du Baath en Syrie qui me permit d'y aller pour une courte semaine en janvier. Et ces échos ont nourri mon travail sur l'histoire de la dignité, pour lui donner toujours plus d'épaisseur, de complexité et de trouble.

Au milieu de ce fracas du monde, des liens et des parentés plus directes se tissaient au fil des semaines, avec les archives dissidentes chinoises que Ian Johnson et sa compagne Chi Yin Sim collectaient et organisaient, les questionnements sur les langues de la mobilisation en ligne qu'Alina Mozolevska soulevait pour l'Ukraine contemporaine, les réflexions profondes sur la religiosité et l'identité que construisait Asonzeh Ukah, les explorations de grottes-refuges de Natalia Romik, d'usines post-industrielles et de travail précaire que décortiquait son compagnon Jakub Szreder..., comme des fils ou des petits cailloux qui, par-delà nos disciplines ou des formes de parentés plus évidentes, faisaient de l'accident de notre présence ensemble à Grunewald une chance, construite, organisée et orchestrée par cette équipe administrative patiente et énergique, de rencontres et de connexions nouvelles.

De semaines en semaines, j'ai trouvé mon chemin dans le livre, et j'ai laissé aussi la place à d'autres projets. La possibilité offerte d'accueillir une invitée académique a permis à l'un de ces projets de prendre forme. Par deux fois, nous avons fait, avec ma collègue Falestin Naili de l'université de Bâle, des séjours d'écriture pour un livre à venir. Nous avons largement profité du confort des petits déjeuners délicieux au restaurant pour démarrer la journée, puis des déjeuners préparés par cette équipe joyeuse que nous avons peu à peu appris à connaître, comme eux avaient appris à nous connaître. Des gestes délicats, comme ceux de cet employé de la cuisine qui amenait régulièrement des fruits coupés à celles et ceux qui n'aimaient pas les desserts, ou l'attention que chacune et chacun portait à cette autre travailleuse qui cherchait un logement... les soirées où l'on apportait un plat que l'on savait bien cuisiner pour partager avec les autres. Jusqu'à cette soirée où nous avons construit, sous la direction de Natalia, ces drôles de sculptures fragiles de cristal qui contenaient nos « plaies », une figuration si poétique d'un collectif qui mettait ses douleurs sous cloche dans un geste de soin et d'attention. C'est tout cela qui a fait le caractère généreux et unique de ces mois au Wiko, par-delà l'amour de la science et de la vérité que nous partagions.

Un autre rendez-vous a contribué à changer ma manière de faire, de travailler et même de vivre, c'est le *running group* du jeudi matin, animé par Daniel Schönplflug. J'avais rencontré Daniel en 2014 au Centre Marc Bloch, et je savais déjà qu'il était un coureur assidu. Je n'ai donc pas été surprise de le voir proposer cette course matinale hebdomadaire, dans ses terres de la forêt de Grunewald. Ce qui m'a surprise c'est la manière dont j'y ai pris goût, le plaisir que j'ai éprouvé à commencer ces journées par un effort et une conversation – ce que je n'aurais jamais cru être capable de faire ! Aujourd'hui, ce plaisir de la course m'accompagne comme un legs, inattendu, du séjour en Institut d'études avancées...

Une somme de petites choses, le plus souvent simples, et presque toujours inattendues. C'est ce que je retiens des mois passés à Grunewald. Au final, ces petites choses m'auront portée jusqu'à l'élaboration d'un plan et l'écriture d'un bon tiers de mon livre, le lancement d'un autre ouvrage avec Falestin, ainsi que l'organisation, comme co-représentante des *fellows*, de quelques soirées épiques et joyeuses dont certaines incluaient des récitations de poésie arabe. Peut-être me faisais-je une idée fautive de la concentration. J'avais associé cela avec la solitude, l'isolement, la focalisation sur un seul objet... mais la concentration et l'attention à mon objet qui m'est venue a été facilitée par une somme de petites « dispersions attentives », de multiples connexions intellectuelles et amicales, des

attentions quotidiennes qui toutes sont venues me donner confiance et me permettre de respirer et de travailler.

Cette somme de petites choses, auxquelles il faut ajouter le parfum de la pluie dans les arbres, les changements de lumière sur les massifs de la Weiße Villa que je voyais depuis mon bureau, je les emporte avec moi pour poursuivre le chemin. J'espère écrire un livre dans lequel on pourra les reconnaître ou les découvrir. Que toutes les personnes qui m'ont aidée et entourée et accompagnée en soient ici remerciées.